

ÉTUDE CRITIQUE — REVIEW ESSAY

# Genèse des nations et Dialogue sur les pays neufs

CLAUDE COUTURE\*

Gérard Bouchard — *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 2000, 503 p.

Gérard Bouchard et Michel Lacombe — *Dialogue sur les pays neufs*, Montréal, Boréal, 1999, 224 p.

DEPUIS le référendum québécois de 1995, l'historien Gérard Bouchard (sans doute l'historien québécois le plus important de sa génération) a délaissé le terrain de l'histoire sociale pour produire une oeuvre plus audacieuse sur le plan théorique et interprétatif. La dernière parution, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, est en quelque sorte l'oeuvre majeure annoncée par plusieurs parutions récentes, notamment « Entre l'ancien et le nouveau monde »; l'introduction à l'ouvrage collectif, co-dirigé avec Yvan Lamonde, *La nation dans tous ses états*; enfin *La nation québécoise au futur et au passé* et *Dialogue sur les pays neufs*<sup>1</sup>.

Ce dernier livre constitue une longue entrevue accordée par Gérard Bouchard au journaliste Michel Lacombe où plusieurs thèmes sont abordés dont l'épistémologie des sciences sociales et de l'histoire, le nationalisme québécois et l'évolution des pays neufs. L'entrevue est aussi ponctuée d'exemples tirés de l'itinéraire intellectuel personnel de Bouchard. Bien que cet ouvrage en soit un de vulgarisation, il aborde plusieurs aspects importants de l'oeuvre de Bouchard. Nous y reviendrons. Mais d'abord, voyons plutôt quels sont les principaux aspects de la méthode d'histoire comparée appliquée par Bouchard dans son analyse des sociétés neuves et, à partir de cette méthode,

\* Claude Couture est professeur titulaire au Département des sciences sociales, Faculté Saint-Jean, University of Alberta.

<sup>1</sup> Gérard Bouchard, « Entre l'ancien et le nouveau monde. Le Québec comme population neuve et culture fondatrice », *Conférence Charles R. Bronfman en études canadiennes*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, p. 10; *La nation dans tous ses états. Le Québec en comparaison*, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, Montréal, Harmattan, 1997, p. 16; Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB Éditeur, 1999, p. 130.

les conclusions qu'il en tire sur la genèse des nations et cultures du nouveau monde.

### **Genèse des nations et cultures du nouveau monde**

« Tout comme la science historique elle-même, l'histoire comparative est multiple<sup>2</sup> ». À partir de ce constat, l'auteur présente deux modèles comparatifs généraux : le modèle référentiel et le modèle intégral. Dans le premier modèle, la comparaison porte sur plusieurs unités, mais l'une d'entre elles sert de « point de départ », de « référence ». Dans le second modèle, au contraire, toutes les unités sont traitées également. L'avantage du premier modèle permet de faire ressortir, par exemple, la spécificité du Québec par rapport à d'autres unités. C'est par la comparaison avec l'Autre que la spécificité d'une unité peut apparaître plus clairement. L'avantage du second modèle est au contraire de trouver une rationalité commune à certains aspects observés chez différentes unités, par exemple le rôle de l'État et des pressions internationales dans les processus révolutionnaires, comme l'a fait Theda Skocpol dans son étude sur les révolutions<sup>3</sup>. Il est clair que Bouchard a emprunté à ces deux modèles, d'une part en faisant ressortir les éléments identitaires uniques au Québec mais aussi, d'autre part, en accordant une place presque égale à la reconstruction des récits nationaux des autres unités comparées.

Les paramètres de l'histoire comparée étant posés, Bouchard cherche à appréhender la dynamique de l'évolution identitaire des pays neufs. Cette dynamique est produite par deux éléments dialectiques, la continuité et la rupture, à partir desquels s'édifient les modèles A ou B de la genèse des pays neufs. Ainsi, le modèle A est celui de la continuité et constitue une reproduction de la mère-patrie ou de la région-mère. Le discours identitaire au sein d'une société neuve qui émane du modèle A est celui de l'identique à la fois par rapport aux origines du pays neuf vis-à-vis de sa métropole mais aussi par rapport à leur destin commun. Au contraire, dans le modèle B, une collectivité neuve « tourne le dos » à la mère-patrie et cherche à se reproduire dans la rupture et la différence. Certes, il est impossible de trouver l'un ou l'autre de ces deux modèles à l'état pur. Ces modèles interagissent constamment et ne peuvent être conçus et appliqués que dans une perspective dialectique.

Le cas de l'Amérique latine est à cet égard très intéressant. De façon générale, l'évolution de l'Amérique latine depuis le XVI<sup>e</sup> siècle peut davantage être associée à la rupture plutôt qu'à la continuité. Mais le parcours ne fut pas linéaire. Après une première période « continuiste », les Créoles (Blancs nés en Amérique) en arrivèrent à développer une américanité opposée à la culture européenne. « Au Mexique, comme ailleurs en Amérique latine, écrit Bouchard, il est remarquable que les plus anciennes expressions du senti-

2 Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 2000, p. 41.

3 Theda Skocpol, *États et révolutions sociales*, Paris, Fayard, 1985; voir aussi Charles Tilly, *Big Structures, Large Processes, Huge Comparisons*, New York, Russell Sage Foundation, 1984.

ment de l'identité nationale incluait l'indianité comme composante essentielle<sup>4</sup> ». La rupture avec les métropoles espagnoles et portugaises a été complétée au XIX<sup>e</sup> siècle lors des mouvements d'indépendance politique. Toutefois, plusieurs éléments de continuité ont perduré après l'acquisition de l'indépendance politique, notamment la langue, la religion et de nombreux emprunts à la culture savante européenne. La complexité sociale, culturelle et politique du continent a par la suite freiné l'élan de l'américanité et de l'indianité pour faire place à l'échec du processus de rupture, voire à l'avènement d'une période de « ré-européanisation », comme en Argentine et au Mexique sous le régime de Porfirio Diaz<sup>5</sup>.

Cela dit, selon Bouchard, la différenciation et la rupture restent des acquis de l'Amérique latine. L'américanité, certes, est inachevée et fragile mais réelle. L'acquisition de l'indépendance politique constitue une immense différence par rapport au Québec. Alors que l'Amérique latine entrait dans une période d'indépendance politique au XIX<sup>e</sup> siècle, le Québec, entre 1840 et 1940, donc après l'échec des Rébellions de 1837–1838, entrait au contraire dans une longue période continuiste. Ainsi, le Québec aurait traversé un certain nombre de périodes toutes marquées par le processus de continuité et de rupture. Par exemple, de 1608 à 1700, la Nouvelle-France aurait été une expérience de continuité, laquelle fut de plus en plus remise en question de 1700 à 1760<sup>6</sup>. La Conquête, bien sûr, a tout chambardé, créant une période de transition de 1760 à 1791. Ce fut au cours de cette période de transition qu'une identité « canadienne » s'est formée au contact du colonialisme britannique, provoquant une période de rupture entre 1800 et 1838. L'échec des Rébellions en 1837–1838 provoqua cependant une fixation de l'identité dans le culturel, dans l'attachement aux origines françaises, peut-être même dans l'apolitique, pour reprendre la thèse du politologue André J. Bélanger (1974). S'en est suivi une période de remise en question à partir de 1940, voire de réaffirmation de l'objectif de rupture lors de la Révolution tranquille des années 1960. Dès lors, l'identité québécoise moderne serait potentiellement « vraie », puisque politique, par opposition à la « fausse identité canadienne-française » fondée sur le culturel<sup>7</sup>. Mais cette « vraie » identité ne s'est pas encore complètement démarquée de l'ancienne. « L'identité nationale n'est plus canadienne-française (à l'ancienne manière) mais elle n'est pas encore intégralement québécoise<sup>8</sup> ». Un peu plus loin, il écrit, « Le champ des allégeances est plus fragmenté que jamais. On dirait que le Québec est arrivé à un carrefour où toutes les fidélités, toutes les options, anciennes et nouvelles, se trouvent réunies : celles qu'il avait écartées, celles qu'il n'avait qu'empruntées qu'à moitié et celles qu'a fait émerger son his-

4 Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, p. 195.

5 *Ibid.*, p. 205.

6 *Ibid.*, p. 80.

7 *Ibid.*, p. 178.

8 *Ibid.*, p. 179.

toire récente<sup>9</sup> ». Mais le Québec est-il la seule collectivité neuve dont l'avenir est hypothéqué par un lourd passé continuiste?

Non. Trois exemples présentés par Bouchard montrent que la voie continuiste a été suivie par d'autres collectivités neuves. Ce sont l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada. Du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux trois dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, ces trois collectivités neuves ne se sont pas affirmées en fonction de leur différence avec la mère-patrie mais plutôt en continuité. Trois facteurs ont forcé cependant ces sociétés à se redéfinir : le déclin de l'Empire britannique après 1945, l'immigration massive et la combativité autochtone pour la reconnaissance notamment de leurs droits territoriaux. La pression de ces trois facteurs a profondément ébranlé l'identité continuiste dans ces trois collectivités. En cela, d'ailleurs, ces trois sociétés neuves se distinguent des États-Unis qui ont rompu dès 1776 avec la Grande-Bretagne.

Reprenant ici le modèle de Louis Hartz (1950), Bouchard montre que les États-Unis ont développé une identité et une culture fondées sur l'individualisme et la liberté, rompant ainsi avec les mentalités collectives de la vieille Europe. Toutefois, il existe aussi un « autre » récit américain qui est celui des exclus de la société américaine, descendants d'esclaves, Autochtones, immigrants, qui ont été longtemps marginalisés par un discours national fondé sur la « mission civilisatrice des Anglo-Saxons d'Amérique<sup>10</sup> ». Ces deux récits américains sont liés dialectiquement et offrent la possibilité d'un dépassement, d'une utopie sans cesse reportée<sup>11</sup>.

Pour chacune des reconstitutions des discours nationaux, Bouchard a beaucoup puisé dans les historiographies nationales et les traditions littéraires de ces collectivités neuves. L'auteur a fait preuve d'une remarquable érudition mise au service d'une vaste enquête d'histoire comparée. En bout de piste, la spécificité du Québec semble apparaître encore plus clairement. Ainsi, alors que les autres collectivités, malgré le caractère parfois inachevé de leur processus de rupture, ont réussi à obtenir leur indépendance politique, le Québec est la seule nation du nouveau monde, parmi les nations étudiées, à ne pas jouir de l'indépendance politique. C'est aussi la seule nation d'Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle à s'être enfermée dans un discours unique et continuiste, et ce de 1840 à 1940. En fait, la longue période continuiste de 1840 à 1940 a sans doute beaucoup contribué à retarder l'avènement au Québec d'une identité « vraie », fondée sur l'objectif de rupture.

Voilà, résumés en vrac, ce qui nous semble être les principaux éléments de cette vaste entreprise d'histoire comparée lancée par Gérard Bouchard. Il y a peu de doute que cet ouvrage fera couler beaucoup d'encre et qu'il deviendra un ouvrage paradigmatique, inspirant des générations de doctorants et de chercheurs, un peu à la façon de l'*Histoire économique et sociale du Québec*

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 357.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 366.

de Fernand Ouellet. Il y a aussi peu de doute que la *Genèse des nations et cultures du nouveau monde* s'attirera quelques critiques et soulèvera quelques polémiques. Ces critiques pourraient être principalement de deux ordres : bibliographique et théorique.

### Un problème bibliographique

La tâche de comparer ainsi les discours littéraires et historiographiques de plusieurs pays et de plusieurs cultures est immense. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde* révèle, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la grande érudition de Gérard Bouchard, une érudition qui s'étend bien au-delà des limites de l'histoire sociale. Cela dit, le B.A.-Ba des chercheurs universitaires (et non des essayistes genre « grand public » à la John Ralston Saul) est de constamment faire preuve d'une connaissance de la littérature pertinente dans leur domaine et de se positionner par rapport à cette littérature. Il est donc étonnant de constater dans la bibliographie et les notes de fin de chapitre, l'absence, lourde de signification, de quelques ouvrages fondamentaux concernant le Québec et le Canada anglais en particulier (mais aussi la littérature post-coloniale sur la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les États-Unis, en grande partie ignorée).

Ainsi, en ce qui concerne le Québec, l'oeuvre de Gilles Bourque et de Jules Duchastel, avec la pleine collaboration de Jacques Beauchemin pour l'ouvrage *La société libérale duplessiste*, est complètement passée sous silence, tout comme *Restons traditionnels et progressifs* et *L'identité fragmentée*<sup>12</sup>. À la défense de cet oubli, on invoquera sans doute le fait que ces ouvrages sont le fruit du travail de sociologues, alors que *Genèse des nations* traite fondamentalement de la question des historiographies nationales. Mais la démarche d'histoire comparée proposée par Bouchard est multidisciplinaire. De plus, il faudrait rappeler ici les propos de Philip Abrams, l'un des plus importants défenseurs de la sociologie historique des dernières décennies, lequel, dans son ouvrage classique justement intitulé *Historical Sociology* écrivait :

The conventional debate on the relationship between history and sociology, both on the side of those who welcome convergence and on the side of those who deplore it, is essentially misconceived. In my understanding of history and sociology, there can be no relationship between them because, in terms of their fundamental preoccupations, history and sociology are and always have

12 Gilles Bourque et Jules Duchastel, « Église, tradition et modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 32, n° 2, 1991, p. 175–197; « Les identités, la fragmentation de la société canadienne et la constitutionnalisation des enjeux politiques », *Revue internationale d'études canadiennes*, vol. 14, automne 1996, p. 77–94; « Pour une identité canadienne post-nationale, la souveraineté partagée et la pluralité des cultures politiques », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 25, 1995, p. 17–58; *Restons traditionnels et progressifs*, Montréal, Boréal, 1988; *L'identité fragmentée*, Montréal, Fides, 1996; Gilles Bourque, Jules Duchastel et Jacques Beauchemin, *La société libérale duplessiste*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994.

been the same thing. Both seek to understand the puzzle of human agency and both seek to do so in terms of the process of social structuring<sup>13</sup>.

En somme, d'un point de vue strictement épistémologique, rien ne peut justifier cet oubli dans la bibliographie et le survol de la littérature sur le sujet. Du point de vue conceptuel, et compte tenu du problème construit par Bouchard, cette omission est encore plus difficilement compréhensible. En effet, Bourque et Duchastel dans *Restons traditionnels et progressifs* et dans *La société libérale duplessiste* (écrit avec Jacques Beauchemin) défendent essentiellement cette idée d'une articulation complexe du traditionnel (famille, religion, Église) et du moderne (capitalisme, progrès, entreprise privée) dans différentes formes de discours dominants à l'époque duplessiste, donc à la fin de la « grande noirceur ». Loin d'être un discours « continuiste », glorificateur de la France d'Ancien Régime, les différentes formes de discours dominants de l'époque duplessiste auraient été caractérisées par une fascination pour le « moderne » et une profonde contradiction dans l'articulation des thèmes dits traditionnels aux thèmes de la modernité. Or cette profonde ambiguïté, au coeur peut-être de l'identité nationale canadienne-française, a aussi été observée dans la presse libérale des années 1930<sup>14</sup>, le régime Taschereau des années 1920 (Antonin Dupont, 1973), la presse d'affaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Fernande Roy, 1988), enfin dans les discours d'Étienne Parent (Gérard Bergeron, 1994). Ces quelques exemples étant situés dans la période 1840–1940, on retrouve donc au niveau des discours dominants de cette époque, lesquels ont été au coeur de l'identité nationale, non pas une obsession continuiste mais une articulation complexe de thèmes contradictoires les uns associés à la tradition, les autres au moderne. Le fait de ne pas avoir inclut dans la construction du problème du Québec comme société neuve les travaux de Bourque et Duchastel, lesquels ont eu, croyons-nous, beaucoup plus d'impact que les travaux des historiens révisionnistes, a malheureusement empêché l'auteur de discuter plus à fond sa thèse concernant le discours « continuiste » des années 1840–1940. Bref, il aurait été intéressant de voir plus en profondeur comment Bouchard se situe par rapport à la thèse de « société libérale duplessiste », une thèse qui n'est pas compatible avec son concept de société continuiste.

D'ailleurs, dans l'entrevue accordée par Bouchard à Michel Lacombe, on y retrouve des exemples tirés de son itinéraire personnel qui semblent contredire la thèse d'une société unanimiste et continuiste avant la Révolution tranquille, ou, pour reprendre les mots de l'auteur, « une société paternaliste dominée par le clergé, qui n'aimait pas beaucoup la ville et l'industrie, qui faisait bon marché de la démocratie et se montrait attaché au “peuple”, à rai-

13 Philip Abrams, *Historical Sociology*, New York, Cornell University Press, 1982, p. x.

14 Claude Couture, *Le mythe de la modernisation du Québec. Des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal, Méridien, 1991.

son de la docilité qu'il affichait à l'endroit de ses élites<sup>15</sup> ». Pourtant, quelques pages plus loin, il souligne : « Remarquez que, au collège que j'ai fréquenté à Jonquière, j'ai eu la chance d'avoir pour éducateurs des religieux, des oblats, qui étaient des missionnaires sociaux, qui travaillaient avec le milieu ouvrier. Ils étaient venus ouvrir un collège classique à Jonquière parce que c'était un milieu défavorisé quant à l'accès à l'enseignement. C'est cette perspective qui les avait attirés : faciliter à des familles ouvrières, à revenus modestes, l'accès de leurs enfants à l'enseignement supérieur<sup>16</sup> ». Comme l'ont montré Bourque et Duchastel, les contradictions de l'articulation tradition-modernité ont aussi été au coeur d'une institution comme l'Église avant la Révolution tranquille, un autre indice qui incite à penser que c'est peut-être dans cette contradiction que réside l'universel.

### **Un problème théorique : la relation à l'Autre dans le discours**

Ce qu'il faut entendre par cette dernière proposition est cette idée que les nations ont été, particulièrement depuis l'avènement de l'ère industrielle et l'expansion du colonialisme occidental au XIX<sup>e</sup> siècle, des lieux de tension et de confrontation continue entre différents groupes, les uns se réclamant de la tradition, les autres de la modernité, pour définir le contenu de la nation. Or, étant donné justement ces continues tensions, aucune nation, peu importe l'époque, ne peut être figée dans une seule forme de discours, de type continuiste par exemple. Dans le cas des États-Unis, Gérard Bouchard a très bien montré la pluralité des discours nationaux et l'impossible tâche d'appréhender complètement le discours national américain. Il aurait été peut-être plus intéressant d'aborder le cas du Québec dans la même perspective.

Prenons l'exemple d'Étienne Parent. Ce dernier est présenté à plusieurs reprises dans les deux ouvrages comme un exemple de ces élites qui ont défendu après 1840 une stratégie continuiste. Pourtant ce n'est pas si simple. Quiconque a sérieusement lu les *Discours* d'Étienne Parent peut constater que la pensée de Parent, à l'image du Canada français en général, était très complexe<sup>17</sup>. Ainsi, Parent était très critique de la France d'Ancien Régime et des sociétés dominées par les aristocraties en général, y compris l'aristocratie britannique; il vouait une grande admiration pour les bourgeois de la révolution industrielle, tout particulièrement la bourgeoisie américaine. D'ailleurs, il n'a jamais cessé de couvrir d'éloges les États-Unis pour leur réussite économique tout en se montrant critique vis-à-vis de l'impérialisme américain (la guerre contre le Mexique en 1846–1848 a semblé perturber Parent). Quant à l'Église, Parent pensait qu'elle devait jouer un rôle essentiel dans la société canadienne-française, mais à la condition de se limiter aux affaires spirituelles et sociales. En somme, les *Discours* d'Étienne Parent laissent voir une pensée politique et des stratégies sociales complexes, qui

15 Gérard Bouchard et Michel Lacombe, *Dialogue sur les pays neufs*, Montréal, Boréal, 1999, p. 127.

16 *Ibid.*, p. 131.

17 Étienne Parent, *Discours*, Montréal, Lovell et Gibson, 1850.

ont contribué à définir, sans la figer dans une essence, l'identité nationale canadienne-française, mais d'une façon fort différente de l'identité continuiste que Bouchard accole à la période 1840–1940.

Un autre aspect important du problème de la construction des identités nationales est la relation à l'Autre. Or, sur ce sujet, un apport essentiel de la littérature post-coloniale des dernières décennies a été justement de montrer l'importance de cette relation dans les discours coloniaux du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, aussi bien les discours des colonisateurs vis-à-vis des colonisés, mais aussi les discours des colonisateurs vis-à-vis des autres colonisateurs. Parmi ces auteurs de la littérature dite post-coloniale, Anthony K. Appiah, professeur d'études africaines à Harvard, a aussi défini la condition post-coloniale comme un discours tenu par les élites des nations colonisées devenues indépendantes qui reproduit les stéréotypes appliqués par les colonisateurs aux colonisés même après l'acquisition de l'indépendance politique ou de la décolonisation<sup>18</sup>. La relation entre colonisateurs et colonisés est donc très complexe, sans parler de la relation tout aussi complexe sur le plan des discours entre colonisateurs eux-mêmes. Ce que ces principes de la littérature post-coloniale nous indiquent, c'est qu'on ne peut penser les discours nationaux sans cette relation à l'Autre dans différentes formes discursives.

À première vue, il semble que ce principe ait été l'un des principes suivis par Bouchard dans son approche d'histoire comparée. Mais à lire cette reconstruction de discours nationaux par Bouchard, on a l'impression que sa description de cette relation à l'Autre est éphémère et se situe à l'extérieur des discours qu'il analyse et non à l'intérieur. Cela est évident dans le chapitre sur le Canada, sans doute a partie du livre la plus superficielle. Le Canada est en effet un bel exemple de cette obsession pour l'Autre (en l'occurrence le Canada français/ Québec) qui est au coeur des différents discours nationaux du Canada (britannique) depuis plus d'un siècle.

Par ailleurs, en ce qui concerne le Canada, là encore, la référence à un autre livre de Bourque et Duchastel, *L'identité fragmentée*, aurait été utile. D'ailleurs l'auteur, reprenant une thèse très proche de celle des sociologues de l'Université du Québec à Montréal, n'écrit-il pas que la « Charte de 1982, avec ses références juridiques d'inspiration universelle, indiquerait la direction à suivre. Dès lors, le Canada serait-il devenu la première nation post-moderne sans mémoire et sans identité?<sup>19</sup> ». Or, ce Canada britannique fut arrimé jusqu'à tout récemment au projet de l'Empire britannique, ce que Bouchard évoque trop rapidement, c'est-à-dire à un vaste système planétaire à la fois d'exploitation et d'exclusion de groupes définis comme étrangers au « progrès », à la science, et attachés à la « tradition ». L'Empire britannique ce fut aussi, faut-il le rappeler, un système de ségrégation ethnique à

18 Anthony Appiah, « Is the Post in Post-colonial the Post in Post-modern? » dans *Dangerous Liaisons: Gender, Nation and Postcolonial Perspectives*, sous la direction de Anne McClintock, Aamir Mufti et Ella Shohat, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, p. 420–445.

19 Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, p. 327.



l'intérieur même des îles britanniques, une pratique commerciale intensive de l'esclavage, certes abolie en 1834 mais aussitôt remplacée par d'autres formes d'exploitation, notamment en Chine (la guerre de l'opium commence en 1839) et en Inde.

En partie en réaction contre ce passé colonial britannique (et toujours actuel), la dernière décennie a produit une importante littérature au Canada anglais où la place du Canada français/ Québec dans la société canadienne est vue comme un facteur positif de reconnaissance d'une différence importante contre les tendances à l'assimilation d'une partie du Canada britannique. Parmi ces auteurs, notons les noms de Ray Conlogue, Daniel Francis, James Tully, Samuel LaSelva et Ian Angus<sup>20</sup>. Les noms de plusieurs de ces auteurs n'apparaissent pas dans la bibliographie de Bouchard ou sont superficiellement évoqués dans la discussion. Pour les fins de ce compte rendu, rappelons les thèses d'au moins deux de ces auteurs.

Dans *The Moral Foundation of Canadian Federalism*, Samuel LaSelva défend l'idée selon laquelle la reconnaissance d'une différence dans la Constitution de 1867 fut imposée par Georges-Étienne Cartier. Ainsi, pour LaSelva, les tendances à la formation d'une société homogène, au sens de britannique et de protestante, furent contrecarrées par cette défense de la différence du Canada français. Étant donné cette différence canadienne-française, la tradition fédéraliste canadienne serait donc enracinée dans une conception morale de la nation constituée de plusieurs identités et de multiples allégeances qui peuvent cohabiter dans un espace politique commun. LaSelva va même plus loin en défendant l'idée que le dualisme initial peut être à l'origine d'autres conceptions fondamentales dans la tradition fédérale canadienne, dont la justice, la fraternité et la démocratie. En somme, sous la plume de LaSelva, l'importance accordée à Cartier montre à quel point certains auteurs canadiens-anglais sont fascinés par le Canada français/ Québec francophone pour définir leur propre différence, celle du Canada anglais et, surtout, exorciser leurs propres démons colonialistes et conservateurs. Mais plus important encore, surtout dans la perspective du livre de Bouchard, c'est que ces auteurs anglophones conçoivent un rôle actif, voire même progressiste, joué par la société canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle dans la défense d'une société diversifiée, en somme un rôle incompatible avec celui de la société « continuiste ».

Ce thème de la différence est aussi abordé chez Ian Angus dans *A Border Within*. Ce dernier voit dans l'oeuvre de Harold Innis et de George Grant des

20 Ray Conlogue, *Impossible Nation: The Longing for Homeland in Canada and Quebec*, Stratford, Mercury Press, 1996; Daniel Francis, *National Dreams: Myth, Memory, and Canadian History*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 1997; James Tully, *Strange Multiplicity*, Cambridge (Angleterre), Cambridge University Press, 1995; Samuel LaSelva, *The Moral Foundations of Canadian Federalism*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996; Ian Angus, *A Border Within: National Identity, Cultural Plurality and Wilderness*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997.

éléments d'une critique de l'homogénéisation et donc une logique de la reconnaissance de la différence à l'intérieur même de l'identité canadienne-anglaise. Ainsi, l'idée d'une identité fondée sur la relation à la nature chez Innis et la critique de la technologie par Grant impliquaient un projet de société où le « multi » était reconnu et valorisé. À partir de ces principes, Angus dénonce la récupération des thèses de Innis par l'historien Donald Creighton et ses attaques contre le Canada français, dont la présence était (et est toujours) justement un exemple de cette différence et de ce « multi ». En somme, ce que fait ressortir Angus, c'est qu'à l'intérieur même d'une tradition conservatrice canadienne-anglaise peuvent s'affronter des éléments favorables à la diversité et d'autres, au contraire, passionnément opposés à une telle reconnaissance. Dans l'un ou l'autre de ces deux cas, la place du Canada français a été un vecteur de définition très important.

Enfin, soulignons l'absence de référence vraiment significative à la littérature féministe, notamment au Canada anglais où, au cours de la dernière décennie, il y eut des tentatives intéressantes de lier les questions d'identité nationale à la question des genres sexuels. Par exemple, dans un texte très lu dans les universités canadiennes (-anglaises), Daiva Stasilius et Rhada Jhappan en articulant les notions de genre sexuel, de race-ethnicité et de classes sociales, rejettent passionnément l'idée que le Québec ait été colonisé<sup>21</sup>. En tant que « peuple fondateur », le Québec a participé, au même titre que le Canada d'origine britannique, à l'exclusion des Autochtones et à celle des immigrants, notamment des femmes immigrantes. Aussi, malgré sa relation de relative infériorité par rapport au monde britannique dominant, le Québec n'a aucune légitimité morale selon cette interprétation. C'est une société blanche, raciste, issue du colonialisme européen. En d'autres mots, ce serait une société neuve mais qui reproduit l'ancienne, comme le Canada britannique. Or, dans la mesure où au Canada d'origine britannique les Britanniques sont aujourd'hui une minorité par rapport aux autres groupes, on aurait tort de négliger cette littérature où le Québec est de plus en plus perçu comme le plus faible des deux ancêtres coloniaux.

C'est bien, nous semble-t-il, ce qui manque le plus dans la reconstruction des itinéraires identitaires du Canada anglais et du Québec de Bouchard, à savoir la place des discours de l'Autre, principalement ici le Canada d'origine britannique, à l'intérieur de certains discours nationaux. Par contre, afin de rendre justice à cette oeuvre importante, il faudrait encore une fois souligner que la tâche de reconstitution de ces itinéraires nationaux est immense, et qu'il est pratiquement impossible pour un seul auteur de faire la synthèse de toutes les littératures et de toutes les historiographies. Comme l'a reconnu Bouchard lui-même dans l'introduction de sa *Genèse des nations et cultures*

21 Daiva Stasilius et Rhada Jhappan, « The Fractious Politics of a Settler Society: Canada », dans *Non-settling Settler Societies: Articulation of Gender, Race, Ethnicity and Class*, sous la direction de Daiva Stasilius et Nira Yuval-Davis, Londres, Gage, 1995, p. 95-131.

*du nouveau monde*, une telle entreprise est en fait téméraire. Mais une fois lancé, on ne peut plus reculer. Aussi, à la prochaine étape, il serait intéressant de voir Bouchard pousser la témérité jusqu'à oser prendre position par rapport aux travaux de sociologues et de politologues qui osent interpellier l'histoire et les historiens.